

« Traduire est un art de funambule »

La traductrice du japonais et écrivaine Corinne Atlan évoque la nécessité de retraduire Mishima. Elle aborde également les particularités du métier de « passeur » d'une langue à une autre, alors que paraissent plusieurs ouvrages sur la question et quelques nouvelles traductions

ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR
FLORENCE NOUVILLE

La traductrice Corinne Atlan, qui a vécu près de vingt ans en Asie, a à son actif plus de soixante œuvres traduites du japonais. Pour « Le Monde des livres », cette grande « passeuse », qui est aussi romancière et essayiste – elle a publié en 2018 *Un automne à Kyoto* (Albin Michel) et prépare un *Petit éloge des brumes*, à paraître en septembre chez Folio –, commente la nouvelle version de *Confession d'un masque*, de Yukio Mishima (lire la « une »), et évoque cette forme de funambulisme que constitue à ses yeux l'art de traduire.

Était-il nécessaire de retraduire Mishima ?

Un auteur majeur comme Mishima doit absolument être traduit de sa langue originale. En 1972 [date de la première traduction de *Confession d'un masque*, par René Villoteau, chez Gallimard], on ne pouvait pas éviter le détour par l'anglais. Maintenant que l'interdit est levé, il faudrait retraduire tout ce qui l'a été depuis cette langue.

De quel interdit parlez-vous ?

Mishima lui-même avait demandé à être traduit de l'anglais. Il était anglophone et très ami avec ses traducteurs américains, en qui il avait toute confiance. Après sa mort, sa veuve a respecté son souhait, pour la plupart de ses œuvres majeures – à quelques exceptions près, comme *Le Pavillon d'or*, *Cinq mé modernes* ou *L'École de la chair* [Gallimard, 1961, 1964 et 1993]. Aujourd'hui, sa veuve est morte et ses ayants droit permettent de passer outre à cet interdit.

Pourquoi commencer par ce premier roman ?

Je comprends le désir de la traductrice, Dominique Palmé. J'imagine qu'elle a éprouvé le même choc que celui que j'ai eu à 18 ans en découvrant ce *shi-shosetsu* (« roman autobiographique ») écrit par

un jeune homme de 24 ans avec une sincérité et une lucidité incroyables. Mishima disait qu'il voulait se « disséquer » lui-même, « avec la plus grande précision scientifique possible ». La scène du sanctuaire portait, le souvenir de la sueur des soldats, la confusion des genres avec Jeanne d'Arc, qu'il prenait pour un chevalier... toutes ces scènes sont inscrites dans mon imaginaire comme celles d'un chef-d'œuvre classique. C'est un livre à la fois très personnel – quel courage il fallait dans le Japon de 1949 pour écrire un texte pareil ! – et résolument universel.

La traduction précédente était-elle datée ?

Ce que je trouve stupéfiant, c'est que,

malgré le passage par une langue tierce, le texte avait gardé sa force. La preuve qu'un chef-d'œuvre peut rester magnifique, même dans de telles conditions. On ne peut d'ailleurs pas parler de mauvaise traduction. Le langage soutenu correspond bien, globalement, à celui de Mishima. Simplement, elle comportait des inexactitudes, des omissions et des contresens.

Qu'apporte cette nouvelle traduction au lecteur français ?

Des précisions dans les descriptions psychologiques. Des références à la littérature française, dont Mishima était un fin connaisseur, et qui passaient totalement inaperçues dans la version précédente. Plus généralement, je pense à cette phrase de Walter Benjamin, qui dit qu'une bonne traduction porte en elle la nostalgie de la langue absente. Eh bien, c'est particulièrement vrai de celle-ci, qui s'applique à reproduire la « voix » de l'original. Je retrouve la langue très travaillée de Mishima, alternant avec des passages parlés. Dominique Palmé a gardé toutes ces différences stylistiques, sa traduction est magnifique. Elle restera.

Mishima est-il plus difficile à traduire que les autres auteurs japonais ?

Son style d'une grande beauté, un peu précédeux, d'une précision au scalpel, parsemé de métaphores poétiques, exige un niveau de français littéraire très élevé. Il faut trouver des équivalents aux idéogrammes complexes, déplacer parfois certains effets pour pouvoir les rendre. C'est certes une tâche ardue mais, plus que « difficile », je dirais que ce doit être un grand plaisir : on a rarement l'occasion de traduire des textes japonais d'une telle richesse. Paradoxalement, j'ai souvent remarqué que plus un texte était achevé sur le plan littéraire, moins il était « difficile » à traduire.

C'est-à-dire ?

Quand le style est parfait, les plis de ce nouveau vêtement qu'est la traduction tombent parfaitement. Il y a toujours évidemment un travail de réécriture (surtout entre deux langues aussi différentes), mais rien ne donne plus de fil à retordre qu'un texte médiocrement écrit au départ. Ici, la syntaxe est parfaite quoique complexe, le vocabulaire d'une richesse qui force l'admiration (il faut un bon dictionnaire de kanji [les idéogrammes chinois utilisés en japonais]). Il n'y a pas de répétitions, comme dans la plupart des textes japonais – je me demande d'ailleurs si cela pourrait être dû à l'influence chez lui de la littérature française. Il est bien sûr très imprégné aussi de classicisme japonais. Bref, c'est un écrivain comme on n'en voit qu'un tous les trois cents ans, disait de lui cet autre grand écrivain japonais, Kawabata [1899-1972].

Quelle difficulté particulière y a-t-il à traduire du japonais par rapport aux autres langues ?

Entre autres, le fait que les connotations culturelles ne sont pas les mêmes : quand on parle de « nature », de « divin » ou même d'« individu », on ne désigne pas exactement la même chose dans les deux langues. C'est cela aussi qui est passionnant : on se doit de transcender les différences culturelles, tout en gardant les spécificités de « l'autre » – ni trop étranger, ni trop semblable. Traduire est un art de funambule. Il faut avancer sur la corde tendue entre ces deux extrêmes et, pour garder l'équilibre, le regard doit porter loin...

Qu'entendez-vous par là ?

Que le traducteur doit rester fixé sur cet horizon qu'est la finalité du livre. Percvoir l'intention de l'auteur est à mon sens primordial. Il y a toujours une

Magie de la traduction

« IL FAUT S'INSTRUIRE DES CONTES », RECOMMANDE CHARLES LE BLANC, professeur à l'université d'Ottawa, auteur, en 2009, d'un essai consacré à l'art de la traduction, *Le Complexe d'Hermès* (Preses de l'université d'Ottawa). Que nous apprennent alors *La Barbe bleue*, de Charles Perrault, ou *L'Apprenti sorcier*, de Goethe, sur cet acte en apparence modeste mais stratégique, toute traduction se substituant à l'original, avec plus de liberté qu'attendu ? Que cela ne va pas sans danger. Comme l'épouse de Barbe-Bleue, le traducteur possède les clés du château ; en l'absence du maître, c'est à lui que revient de donner accès aux pièces qui le composent. Parmi celles-ci, toutefois, se trouve un cabinet privé, inaccessible. Sans cet acte d'amour par lequel celui qui traduit prend, pour un temps, et

non sans règles, la place de l'auteur, l'œuvre serait vouée à l'oubli. « Le texte dit quelque chose, mais ce qu'il veut dire relève d'une décision », ou plus précisément d'une série illimitée de décisions risquées. Dans la « lecture écrite », ainsi que Charles Le Blanc définit la traduction, les sens du texte se superposent sans jamais épouser les combinaisons possibles, comme pour la femme de Barbe-Bleue découvrant dans le cabinet secret des cadavres de femmes, autrement dit que tout amour en cache d'autres.

Plusieurs Heidegger

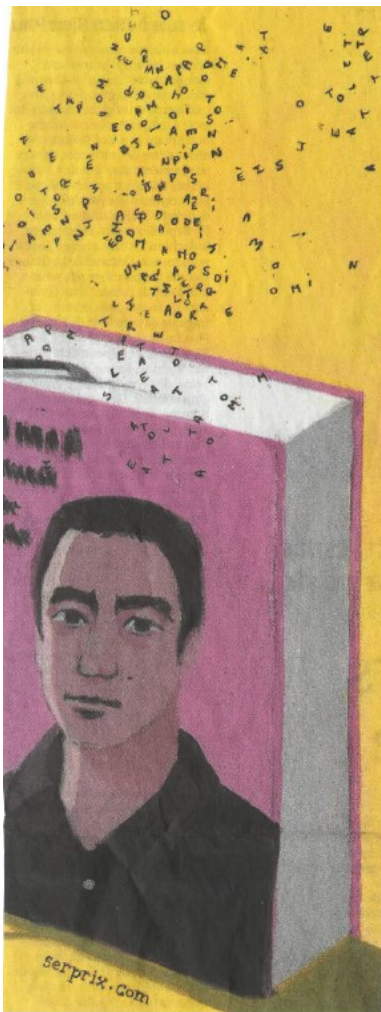
Et voici notre traducteur devenu un apprenti sorcier, heureux de la liberté que lui octroie une formule magique, mais affaibli en voyant se démultiplier le béton qu'il vient de casser afin d'arrêter le déluge de seaux d'eau.

Traduire, c'est « écrire dans l'illusion de la liberté », en se confrontant à la fois aux objections qui ne manqueront pas d'être soulevées (trop littéral pour les uns ; trop éloigné pour les autres) et surtout aux précédentes traductions, certes datées, mais dont la diffusion s'est inévitablement confondue avec l'histoire même du texte. Si bien que nous ne lisons jamais Heidegger, mais plusieurs Heidegger : de Corbin, de Beaufret, de Martineau ou de Pédier – paradoxalement, même si nous sommes capables de lire le philosophe « dans le texte ». ■

JEAN-LOUIS JEANNERIE

HISTOIRE NATURELLE DE LA TRADUCTION, de Charles Le Blanc, *Les Belles Lettres*, « Traductologiques », 304 p., 23,50 €.





Intention derrière un ouvrage. Et ce qui est amusant, c'est que celle-ci relève aussi d'une forme de traduction. J'ai toujours en mémoire cette phrase de Proust dans *Le Temps retrouvé*: « Le livre essentiel, le seul livre vrai, un grand écrivain n'a pas, dans le sens courant, à l'inventer, puisqu'il existe déjà en chacun de nous, mais à le traduire. Le devoir et la tâche d'un écrivain sont ceux d'un traducteur. »

Au XX^e siècle, le traducteur sort de l'ombre

Le quatrième tome de la monumentale « Histoire des traductions en langue française » montre la reconnaissance progressive du traducteur comme auteur au cours du siècle dernier

NICOLAS WEILL

Dans *A la manière de...*, recueil de savoureux pastiches écrits de 1908 à 1950 par Paul Reboux et Charles Muller, on trouve une parodie des « écrivains russes traduits en français », dont l'inénarrable héros Ivan Labibine Osouzoff illustre à l'avance tout ce avec quoi a dû rompre la traduction française au XX^e siècle: une laborieuse reconstitution faite de lieux communs exotiques visant à donner l'illusion que le texte a été écrit directement en français.

La monumentale *Histoire des traductions en langue française*, qui clôt aujourd'hui, avec son quatrième tome, une vaste entreprise menée depuis 2012, démontre que le traducteur, au XX^e siècle, ne s'efface plus, bien au contraire. Il impose sa présence et s'efforce de faire écouter dans l'œuvre traduite une dissonance: celle de la langue autre. Au passage, la dimension et l'étendue du chantier que représente cette *Histoire...* égratignent à eux seuls le poncif des Français claquemurés dans leur idiome linguistique et culturel (170 versions de Shakespeare, 7 pour *La Métamorphose* de Kafka). Après 1960, le nombre des traductions publiées, pour moitié de l'anglais, mais avec une tendance générale à la diversification, dépasserait celui de toutes les périodes antérieures.

La transition vers une traduction de plus en plus hospitalière forme donc la principale trame de cet ouvrage, dont la liste des collaborateurs occupe cinq bonnes pages, et qui répertorie dans son index 4300 traducteurs. L'existence du volume dénote une autre évolution typique de la période choisie (1914-2001): la tendance croissante à l'autoréflexion avec la constitution, à partir des années 1960, de la « traductologie » comme discipline à part entière – avec des auteurs-pharos comme les germanistes Jean-René Ladmiral et Antoine Berman (1942-1991) – et la reconnaissance du traducteur comme auteur. Si celui-ci n'a guère vu son niveau de vie s'améliorer, il a au moins été pourvu d'un statut juridique et s'impose désormais souvent sur les couvertures des livres qu'il a traduits. Les mutations dans l'art de traduire

au dernier siècle, notent les auteurs, résultent de plusieurs bouleversements littéraires et linguistiques, parmi lesquels la recherche sur l'histoire des manuscrits, qui suscite un flux continu de versions nouvelles ou actualisées. L'ouvrage souligne également l'ouverture du français académique aux ressources de l'espace francophone dans son ensemble (belge, suisse, canadien, africain, etc.) et, sans se cantonner à la pure littérature, explore certains domaines où la fonction du traducteur s'est révélée essentielle: le récit de témoignage ou les études de genre (mais aussi la chanson, les sciences exactes et humaines, etc.).

D'où l'exceptionnelle richesse de la « *puison de traduction* » qui parcourt cette tranche de temps. En revanche, le choix de 2001 comme date butoir (les attentats du 11-Septembre faisant office de marqueur), s'il semble nécessaire pour conserver un minimum de distance historique avec la matière de l'ouvrage, amène à sous-traiter les conséquences de la numérisation et l'apparition de la traduction électro-

celui qui avait ainsi rendu l'anglais *general staff*, « état-major »).

La volonté de rester à l'écart de tout jugement tient aussi à la vision, toujours négative, dont souffre la traduction. Non seulement le traducteur, à l'instar du journaliste, demeure sous-évalué par rapport à la figure de l'écrivain, mais il doit affronter les nombreux préjugés qui pèsent sur sa pratique. Les plus tenaces tiennent à des mythes comme celui de l'« intraduisible » ou de la prétendue trahison que serait forcément toute traduction – ce qu'évoque le titre d'un livre de Georges Mounin (1910-1993), l'un des fondateurs de la traductologie: *Les Belles Infidèles* (1955).

Même si quelque chose de l'original se perd, répondent les auteurs, la traduction ne se réduit jamais à un pur et simple transcodage de mots ou d'univers étrangers l'un à l'autre. Au XX^e siècle, elle s'impose comme un acte de communication et même un geste politique allant dans le sens de l'apaisement. Car traduire consiste aussi à négocier entre deux cultures, note Yves Chevrel, l'un des directeurs de l'ouvrage. Il faut se souvenir que, lorsque nous parlons d'« invasions barbares », les Allemands disent « migration des peuples » (*Völkerwanderung*) et il n'est pas fortuit, constate Isabelle Poulin, autre codirectrice de cette *Histoire...*, que la traduction simultanée soit apparue avec le procès de Nuremberg, en 1945-1946.

Traduire équivaut à décoller la langue des identités nationales acquises au XIX^e siècle, et à diffuser cette littérature mondiale qu'après Goethe le critique Erich Auerbach (1892-1957) appelle de ses vœux, à la fin d'une vie d'exilé. « *Hyperlecteur* » dont le regard indiscret fouille l'atelier de l'écrivain jusque dans ses faiblesses, le traducteur n'est peut-être pas ce « maître caché de notre culture » dont parlait Maurice Blanchot, mais l'un de ses personnages-clés, le paradigme d'un univers finalement réconcilié. ■

Evolution typique: la tendance croissante à l'autoréflexion avec la constitution, à partir des années 1960, de la « traductologie » comme discipline à part entière

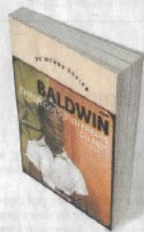
que. Tout au plus craint-on en conclusion une régression possible du traducteur au rang de simple « réviseur ».

Impossible de résumer les pistes ouvertes par ces centaines de pages, dont les concepteurs ont tenu à ce qu'elles soient empreintes de « neutralité bienveillante », bien loin des débats amers ou du dénigrement des prédécesseurs, classiques à chaque retraduction (dont le XX^e siècle a été friand). Ici, pas de mauvais points ni de « liste noire des mauvais traducteurs », comme l'écrivain Georges Duhamel (1884-1966) avait jadis proposé au Pen Club d'en établir. Quelques anecdotes parsèment quand même ce livre sérieux. On ne peut ainsi s'empêcher de sourire à la boutade de l'historien Pierre Vidal-Naquet appelant les traducteurs à tuer une fois pour toutes « le général Staff » (se moquant de

HISTOIRE DES TRADUCTIONS

EN LANGUE FRANÇAISE, XIX^e SÈCLE, sous la direction de Bernard Benouan, Isabelle Poulin et Yves Chevrel, Verdier, 1912 p., 48 €. Signalez la parution d'*Histoire de la traduction littéraire en Europe médiévale*. Des origines à 1989, sous la direction d'Antoine Chahvín, Jean-Léon Muller, Katre Talviste et Marie Vrinat-Nikolov, PUR, « Intertférences », 434 p., 30 €.

TROIS NOUVELLES TRADUCTIONS



Baldwin par Marie Darrieussecq

On se réjouit en général de noter qu'un ouvrage « n'a pas pris une ride ». S'agissant de ce recueil d'essais de James Baldwin (1924-1987) sur « le casse-tête de la couleur » et la vivacité du préjugé anti-noir aux Etats-Unis – dix chroniques écrites dans les années 1940-1950 –, on ne peut que déplorer qu'il soit demeuré à ce point d'actualité. « Ce monde n'est plus blanc, et il ne sera plus

jamais blanc », conclut Baldwin. La dernière phrase d'« Un étranger au village » – écrite dans une bourgade suisse où des enfants lui crient « Neger! Neger! » – renvoie le lecteur à l'alternative simple énoncée en préface: « Les gens qui se pensaient comme blancs ont le choix entre devenir humains ou hors sujet. » Revisitant ces pages jusqu'à présent connues sous le titre *Chroniques d'un pays natal*, cette nouvelle traduction de Marie Darrieussecq rend parfaitement le feu et l'intensité du style de Baldwin. Accentuant encore chez le lecteur l'impression que ces textes, magnifiques d'humanité mais aussi d'humour, auraient presque pu être écrits hier. ■ F.L.N.

► *Chroniques d'un enfant du pays* (Notes of a Native Son), de James Baldwin, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marie Darrieussecq, Gallimard, 222 p., 20 €.



Plaute par Florence Dupont

Deux esclaves, Toxile et Sagaristion, se saluent; que deviennent-ils? Toxile a été « blessé à la guerre de Vénus ». « Depuis quand les esclaves sont amoureux dans une comédie? », s'exclame le second. Car, à l'époque de Plaute (vers 254-184 av. J.-C.), retraduit ici par la meilleure spécialiste du théâtre antique, Florence Dupont, l'amour est réservé aux fils de famille. Dou la sur-

prise de Sagaristion, égale à celle des spectateurs du *Persan*, où les rôles d'hommes libres sont tenus par des esclaves. Dans le théâtre latin, tout est conventions: on y trouve des soldats (fanfarons), des parasites (gloutons), des fils (débauchés, mais que l'amour ramène à raison)... On s'y insulte joyeusement, et Florence Dupont n'a pas son pareil pour traduire l'inventivité des anciens. Mais les « fuck off » ne doivent pas tromper: si la puissance du verbe latin est restituée, ce n'est pas au nom d'une « modernité » de Plaute. Ces chefs-d'œuvre d'humour livrent un univers très éloigné, dont l'étrangeté fait la valeur, et où l'action compte moins que le plaisir de jouer avec les codes. ■ J.-L.J.

► *Théâtre complet*, de Plaute, traduit du latin par Florence Dupont, Les Belles Lettres, « *Éditio minor* », 1394 p., 39 €.



Virgile par Frédéric Boyer

L'éditeur et écrivain Frédéric Boyer s'est attaqué à la traduction des *Georgiques*, de Virgile (70-19 av. J.-C.), alors qu'il traversait une période de crise et de deuil. Dans une préface inspirée et émouvante, il interprète ce poème non comme une injonction à nous résigner au travail de la glèbe, que le poète qualifie de « pervers » (ici préféré au traditionnel « charné ») pour rendre l'improbable latin) mais comme une célébration de notre vie terrestre, la seule envisageable. Cherchant à moderniser un classique, Frédéric Boyer adopte un découpage en versets afin de restituer au mieux la vocation du texte à être lu en public et chanté. On peut contester des choix parfois provocants, et ce goût de changer les titres les plus familiers. Naguère, *Les Confessions*, de saint Augustin, devenaient, avec Boyer, *Les Avenues* (P.O.L., 2013). Aujourd'hui, *Le Souci de la terre* pour les *Georgiques*, au motif qu'elles ne constituent pas qu'un manuel agricole antique mais portent une préoccupation anticipée pour la survie de notre monde. La lisibilité est, en tout cas, au rendez-vous. ■ N. W.

► *Le Souci de la terre. Nouvelle traduction des « Georgiques »* (Georgica), de Virgile, traduit du latin par Frédéric Boyer, Gallimard, 256 p., 21 €.